

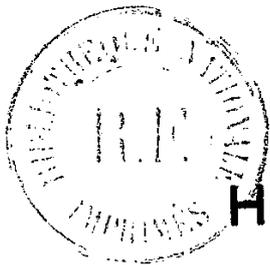
18
90

CHANSONS

ET

CHANSONNIERS

PAR



HENRI AVENEL

Gallet — Piron — Panard
Vadé — M. J. Chénier — Désaugiers — Debraux — A. Gouffé
Laujon — Piss — L. Festeau — Dalès
Pierre Dupont — Charles Gille — G. Leroy — Eug. Pottier
Charles Colmance — Gust. Mathieu — E. Hachin
E. de Lonlay — F. Bérat — Gustave Nadaud
Paul Avenel — Ch. Vincent — A. Clesse — Eug. Imbert
Clairville — Desforges de Vassens — Alexis Bouvier
J. Jeannin — Ernest Chebroux — Remy Doure — Eugène Baillet
J. B. Clément — A. Desrousseaux, etc., etc.

PARIS

C. MARPON ET E. FLAMMARION

ÉDITEURS

RUE RACINE, 26, PRÈS L'ODÉON

Tous droits réservés



PAUL AVENEL

Paul Avenel est né le 9 octobre 1823, à Chaumont-en-Vexin, département de l'Oise. Son grand-père était un riche fermier de la commune d'Anglesqueville, dans le pays de Caux, en Normandie; son père était notaire. Homme très considéré et très remarqué dans sa carrière notariale, il était un des fondateurs du *Journal du Notariat*, dont les bureaux étaient rue d'Argenteuil, à Paris.

Il avait été décidé en famille que Paul Avenel serait commerçant, banquier ou notaire. Après quelques mois perdus dans ces diverses professions, il décida, lui, ayant son diplôme de bachelier en poche, d'être médecin. Il voyait dans cet état une indépendance que ne procurent que le travail et la science; mais survint 1848, et les coups de fusil et les chants patriotiques vinrent tout à coup changer son avenir.

Etant républicain par tempérament et par conviction, il se jeta dans le flot des idées nouvelles. Hippocrate fut délaissé pour Anacréon, et notre étudiant en médecine devint, suivant les circonstances, vaudevilliste, romancier, journaliste et chansonnier.

Sa première chanson patriotique sortit des paves de la révolution de Février.

Paul Avenel est l'auteur d'œuvres sérieuses et littéraires qui mériteraient notre attention ; mais ici nous ne voulons nous occuper que d'une partie de son bagage intellectuel : ses chansons.

Voltaire a dit de la chanson : « Pour bien réussir à ces petits ouvrages, il faut dans l'esprit, de la finesse et du sentiment, avoir de l'harmonie dans la tête, ne point trop s'élever, ne point trop s'abaisser, et savoir n'être pas trop long. »

Nestor Roqueplan, de spirituelle mémoire, disait : « On naît rôtisseur ; eh bien, nous, nous disons : on naît chansonnier. »

Tout le monde n'est pas apte à bien facturer un couplet en suivant les préceptes et les conditions indiquées par le spirituel auteur de *Candide*, mais nous croyons que Paul Avenel possède les qualités voulues pour entrer sans protection dans l'Académie minuscule de la chanson française. Il y tient, du reste, une place honorable qui depuis longtemps a rendu son nom populaire.

Il a une prédilection particulière pour la chanson politique, parce que, dit-il, la pensée sous cette forme acquiert une certaine force et que parfois une chiquenaude donnée par elle touche ou blesse suffisamment celui qui la reçoit. Sa Lisette à lui, c'est la Liberté. Et, étant républicain et n'ayant jamais ambitionné autre chose, il l'a constamment aimée, prônée et défendue envers et contre tous.

Béranger dit, dans ses *Mémoires* : « J'ai eu tort de dire : *mes chansons, c'est moi* ; ce n'est pas exact, car je suis un homme d'opinion et non pas de parti. »

Béranger avait été, depuis son enfance, nourri

par des idées républicaines; mais patriote avant tout, il transigeait volontiers avec les circonstances impérieuses du salut public. Il était donc bien, comme il le dit lui-même, homme d'opinion mais non de parti. Il avait un petit républicanisme à lui, dont il faisait parade entre amis, mais qu'il mettait dans sa poche quand il le gênait dans le monde; c'est ce qu'il fit en 1830. — Pour garder ce qu'il appelait *son indépendance*, il ne se gênait en rien. Aussi, malgré ses idées républicaines, il avait consenti à faire un roi constitutionnel, en collaboration avec MM. Thiers et Laffitte. Il voulait donc un roi tout en se défiant de la royauté, et croyait faire ainsi le bonheur de la France; mais, comme le rapporte un de ses historiens, tout en étant sincère et loyal, il fut dupe de sa propre clairvoyance. Voilà comment on s'explique qu'étant républicain il chantait Napoléon I^{er}; tout en abritant sa vie sous le manteau de la République, il disait : *mes chansons, c'est moi*.

C'est en 1840 que notre illustre chansonnier revenait sur ce mot qu'il avait imité de l'orgueilleux Louis XIV, qui disait : « *L'État, c'est moi!* » Le public ne connut cette observation du poète qu'après la publication de ses œuvres posthumes.

Nous, nous croyons fermement que Paul Avenel pourrait à son tour s'approprier la boutade du *roi-soleil* et dire : *mes chansons, c'est moi!* Mais nous connaissons sa modestie, il s'en gardera bien. — Dans son œuvre on le revoit tout entier. Ses espérances, ses déceptions, ses souffrances, ses enthousiasmes, ses joies y sont peintes avec des rires, des larmes, de la colère et des cris. On sent que le

livre qu'il a écrit a été vécu. Il a partout et toujours l'oreille au guet et la tête haute. Il n'est ni courtisan ni flatteur, mais il est franc, sévère et justicier. Son livre est l'enregistrement des faits et gestes du second empire; c'est l'explosion de la conscience humaine révoltée, c'est la voix stridente d'un honnête homme.

Notre grand chansonnier a dit en célébrant Napoléon I^{er} :

On parlera de sa gloire...

Notre petit chansonnier a pris un autre thème; il dit, dans ses couplets sur Napoléon III :

On parlera de sa honte...

Et sans vouloir le flatter, nous pouvons affirmer qu'il a certaines chansons en manière d'odes, dont les strophes semblent avoir été dictées par Némésis elle-même.

Comme Béranger, Paul Avenel a toujours eu l'amour du peuple. Il l'a aimé, prôné et défendu dans toutes les circonstances de sa vie. Il était sur les barricades, en février 1848, et il a été blessé à la prise des Tuileries.

Avant d'exprimer notre propre appréciation sur l'œuvre de notre chansonnier, nous allons donner quelques extraits des articles que MM. Louis Ulbach, Philibert Audebrand, Léon Chapron et Jules Claretie ont écrit sur sa dernière édition, intitulée : *Chants et chansons*.

Le 1^{er} février 1883, M. Louis Ulbach écrivait :
« Paul Avenel a fredonné la chute de l'empire,

quand l'empire paraissait inébranlable à ses amis.

« Dans une forme spéciale qui n'empruntait rien à Béranger, à Désaugiers, à Emile Bebraux, Paul Avenel, littéraire comme Hégésippe Moreau, parfois populaire comme Vadé, chantait à la fois la *Cour du roi Pétaud*, qui jetait des pétards jusque dans la cour des Tuileries, et mettait aux lèvres de tous les gavroches cette paysannerie normande : le *Pied qui r'mue*.

» Toute l'histoire du second empire est en chansons dans son volume, les angoisses aussi du siège, les douleurs de la capitulation.

» L'auteur le dit lui-même dans une pièce qui est l'épilogue du recueil (5^e édition) :

Mes chansons sont les cris, les flonflons et les larmes
Qu'un humble chansonnier a trouvés dans son cœur;
Elles ont célébré la patrie et les armes,
L'amour et l'amoureux, la table et le buveur.

Elles ont trop souvent perdu leur gai sourire
Devant une infamie ou quelque lâcheté;
C'est que l'auteur, hélas! vécut en plein empire
Et que l'orgie alors remplaçait la gaieté.

» Le poète des *Châtiments* écrivit un jour à M. Paul Avenel : « *Je félicite dans le chansonnier le poète, et je salue dans le poète le citoyen.* »

» Le maître a donné la formule de l'estime sincère et de l'applaudissement qui sont dus à la vaillance de l'esprit et de la gaieté. »

M. Philibert Audebrand, un des écrivains les plus appréciés dans le monde littéraire, a fait sur notre chansonnier un article fort intéressant dans

le *Grand Journal*, en octobre 1880. Nous en extrairons les lignes suivantes :

« En tant que chansonnier, M. Paul Avenel pourrait assurément, et sans nul contredit, prétendre au titre d'historien. Né à la vie poétique en 1851, le jour même du coup d'Etat, cette sombre journée l'a inspiré, et depuis lors, il a chanté sur tous les airs, en patriote et en conteur, tous les faits, grands et petits, qui se sont déroulés sous ses yeux.

» Il est juste de vous dire, en passant, que, si amoureux de la chanson qu'il puisse être, il a trouvé dans son esprit assez de ressort pour varier, pour adopter les autres formes de la pensée. Il a écrit des romans et de fort jolis, des contes, des nouvelles, des voyages, des fantaisies. Le théâtre aussi l'a vivement préoccupé. On a de lui des comédies en prose et en vers, des vaudevilles, des pochades, des opérettes. Mais je me hâte de fermer la parenthèse pour ne vous parler que de ses chansons.

» Disons-le, ces chansons ne sont pas toujours des chansons. Il leur arrive souvent de tourner à la satire. Au fait, pour qui a vu passer sous ses regards le règne qui commençait par les massacres du boulevard Montmartre pour finir à l'investissement de Paris par les Prussiens, était-il possible qu'il n'en fût pas ainsi? La chanson a, d'ordinaire, pour mission d'égayer ou de faire sourire. En de telles conjectures, elle pousse à l'indignation et aux larmes. Evidemment la faute en est aux personnages qu'on a à mettre en scène. Tibère n'a pas inspiré beaucoup d'épigrammes ni Néron non plus.

» A la vérité, M. Paul Avenel répand une très grande dose d'agrément dans ses compositions, en les entourant de quatrains et de notules qu'on prend toujours le plus grand plaisir à parcourir. Voilà pourquoi nous trouvons, mêlées à ses vers, les petites moissons de scandales qui allaient du boulevard fréquenté par les poètes au salon du banquier, de l'hôtel du légitimiste à la mansarde du démocrate.

» Par exemple, à propos de la parole prononcée, à Bordeaux, par Napoléon III : *L'empire, c'est la paix!* il retrace un mot fameux de lord Palmerston. Le ministre de la Grande-Bretagne, en regard de cette parole, avait vu la guerre de Crimée, la guerre d'Italie, la guerre de Syrie, la guerre de Chine, la guerre du Mexique et la guerre d'Allemagne. — « L'empire, c'est la paix! » Et Palmerston de s'écrier : « Même quand cet homme n'ouvre pas la bouche, il ment. » — Il est amené aussi à citer le quatrain épigrammatique du premier empire, sur Louis Bona parte, roi de Hollande, marié à Hortense de Beauharnais, contre les couches de laquelle ce prince avait publiquement protesté :

Le roi de Hollande
Fait la contrebande
Et sa femme en son hùys
Fait de faux Louis.

» Tout auprès de ces couplets, toujours si mordants, on rencontrera aussi ce quatrain, improvisé à la Bourse de Paris :

Des deux Napoléon, les gloires sont égales,
Quoique chacun suivit des chemins inégaux ;

Le premier, de l'Europe a pris les capitales ;
Le second, de la France a pris les capitaux.

» Il est bien entendu que je ne dis pas tout : il y en a d'autres, par vingtaines, et de plus mordants. Quant à lui-même, le chansonnier malmène fort tous les personnages du règne, et mademoiselle Cora Pearl, et les *petits crevés*, et l'*écritoire de M. Laboulaye*, et le *pantalon de M. Alfred Darimon*, et les *tableaux vivants*; bref, tout ce qui a caractérisé cette étrange époque.

» Il y aussi dans ce recueil une très belle élégie sur la mort d'un patriote tué par les Prussiens pendant l'invasion. Le martyr n'est autre que François Debergue, le jardinier de M. Paul Avenel lui-même. Par deux fois, ce brave homme, étant à Bougival, a coupé les fils télégraphiques pour rompre la correspondance de nos ennemis. Les Prussiens l'ont arrêté et fusillé afin de *servir d'exemple*. — François Debergue est mort en héros, sans se plaindre, sans sourciller.

» Trop âgé pour prendre les armes et, du reste, les fusils manquaient à Bougival, le jardinier du poète voulut pourtant contribuer à la défense de son pays.

Il voulut, malgré tout, combattre à sa manière.
Comme un fauve, sans bruit, qui sort de sa tanière,
Il va, prenant le soir pour voile protecteur,
Couper le télégraphe avec son sécateur.
On rétablit le fil, mais il le coupe encore,
Jusqu'à ce qu'il fût pris pour ce fait qui l'honore;
Prisonnier, ses regards, pleins de rayonnements,
Faisaient baisser la tête aux soldats allemands.

• • • • •
 Il ne redoutait pas de voir la mort en face,
 A ses juges il dit : *Messieurs, je suis Français ;*
Condamnez-moi ; demain je recommencerais.

» Et, en effet, les Prussiens l'ont condamné et exécuté en face même du jardin qu'il cultivait.

» Puisqu'il y a aujourd'hui chez nous une monomanie de statues, pourquoi ne décerne-t-on pas au moins un buste à cet héroïque enfant du peuple, à ce vieux soldat jardinier, qui est mort pour la France (1)? »

Maintenant, citons aussi, sans commentaires, quelques lignes de Léon Chapron, ce cher confrère si estimé de toute la presse pour l'élévation de sa pensée et la rectitude de son jugement, qu'une mort prématurée enleva à l'affection de ses amis.

Il écrivait ceci le 18 octobre 1880 :

« M. Paul Avenel vient de publier les chants et les chansons qu'il a faits de 1850 à 1880. Trente ans de chansonnier ! excusez du peu ! Le *Pied qui r'mue* a accablé M. Paul Avenel, qui ne s'est pas relevé du coup. Il est toujours et quand même l'auteur du *Pied qui r'mue*, une vieille ronde cauchoise arrangée au goût du jour et qui ne manque pas de saveur. Il y a pourtant de la vraie poésie dans ce volume. Oyez plutôt.

» C'est intitulé : *Paris cerné*, et c'est écrit en octobre 1870 :

(1) François Debergue était un ancien sergent de la ligne. Il avait assisté à la prise de la citadelle d'Anvers, 23 décembre 1832.

Paris, l'œil inquiet, interroge la plaine ;
 Pensif, sur le rempart, il sonde l'horizon.
 Les ennemis sont là. Que fais-tu donc Bazaine ?
 Es-tu l'homme-devoir ou l'homme-trahison ?
 Grand et fier, es-tu mort devant Metz-la-Pucelle,
 Comme un Léonidas, avec tes compagnons ?
 — Paris, en t'attendant, veille et fait sentinelle.
 Pour l'honneur de la France, il charge ses canons.

Après Sedan livré, Paris leva la tête.
 Il rugit. Bras et cœur, tout en lui frissonna.
 Dans le charnier humain, il vit sa place prête...
 Eh bien ? — Il a Bismarck, Rome avait Porsenna.
 La patrie a grandi son âme fraternelle,
 Et des lâches son sang effacera les noms.
 — Aussi Paris debout, veille et fait sentinelle.
 Pour l'honneur de la France, il charge ses canons.

Bravant l'hiver, bravant la famine, il espère !
 Mais peut-il vaincre, ayant Trochu pour gouverneur ?
 L'épouse suit l'époux et l'enfant suit le père,
 Dans le chemin où vont le devoir et l'honneur.
 L'homme des faubourgs court où le danger l'appelle,
 La mort ne le fait pas trembler. Il dit : Luttons.
 — Et, nuit et jour, Paris, veille et fait sentinelle.
 Pour l'honneur de la France, il charge ses canons.

Tout à coup, une voix cria, sortant de l'ombre :
 « Parisiens, malheur à vous ! tout est perdu ! »
 Pourquoi ? L'armée a donc succombé sous le nombre ?
 Bazaine s'est battu ! — Bazaine s'est rendu !
 Personne ne croyait à l'horrible nouvelle.
 Marmont, duc de Raguse, a donc des rejetons ?
 — Mais qu'importe ? Paris veille et fait sentinelle.
 Pour l'honneur de la France il charge ses canons.

(*Siège de Paris.*)

« Pour une fois que je cite des vers, ajoute

M. Léon Chapron, j'espère qu'on ne m'en gardera pas rancune. Il me paraît que cette chanson-là est singulièrement gauloise, vigoureuse et fière. »

Pour ne pas abuser des citations en faveur de notre chansonnier, nous n'en ferons plus qu'une que nous emprunterons à M. Jules Claretie, rédacteur du *Temps*. Elle est datée de novembre 1880.

« Voici des *chansons* qui m'arrivent très françaises, très alertes, très entraînantes, ce sont les *Chants et chansons de Paul Avenel*, de 1850 à 1880. Trente années de couplets satiriques et de refrains mordants! La politique y fait, à chaque page, éclater ses pétards. — Paul Avenel salue Hugo en exil et Baudin mort. Il raille les modes et les mœurs de l'Empire. Il célèbre les *Funérailles de Victor Noir*, etc., etc. C'est un recueil de chants civiques et qui restera dans l'histoire de la chanson. »

Ces quelques mots suffisent pour donner l'opinion du critique si renommé qui a quitté le journal le *Temps* pour aller diriger la maison de Molière.

Parmi les chants de M. Paul Avenel, nous avons : Baudin, Barbès, Quigniot, Napoléon III, Emile Ollivier et Bazaine. Les trois premiers représentent l'honneur et le courage, les trois derniers la fourberie et la honte.

Nous n'en citerons qu'un : *La Mort d'Armand Barbès* (28 juin 1870).

Un râlement lugubre au loin s'est fait entendre :
Sombre sanglot humain que ce cri de douleur !
Cette voix de l'exil au peuple vient d'apprendre
Qu'Armand Barbès est mort, drapé dans son honneur.

Barbès, cher souvenir, grande et noble vaillance !
 Le peuple, fièrement, à ce deuil glorieux,
 Leva la tête et dit, en regardant la France,
 En fût-il dans l'empire un seul qui valût mieux ?

Barbès représentait la conscience humaine,
 Il mettait haut l'honneur revendiquant le droit ;
 Il dédaignait la peur, il méprisait la haine,
 Et toujours sans broncher vers le but marcha droit.
 Il affronta la mort et dompta la souffrance.
 C'était, en politique, un preux de loyauté ;
 Il était, tête et cœur, tout entier à la France ;
 Honnête homme il est mort ; pleure-le, Liberté !

Pour ne pas prolonger son valeureux martyr,
 La mort tendit les bras vers ce grand citoyen,
 Et l'emporta tué par dix-huit ans d'Empire,
 Mais superbe et fidèle au culte plébéen.
 La fange impériale où le bourgeois se vautre,
 Ne salira jamais ses hauts faits libéraux...
 Barbès, républicain, nous honore ; il est nôtre !
 La Révolution en lui perd un héros.

Nous parlerons maintenant du chef-d'œuvre de
 notre auteur, le *Chant du père Giraud*.

Ce chant qui constitue un drame rustique véritable, poignant et plein d'émotion a été déclamé dans beaucoup de conférences publiques. M. Charly, artiste dramatique de talent, le disait, pendant le siège de Paris, sur la scène du théâtre de la Porte-Saint-Martin, dans les représentations données pour la fonte des canons ou au bénéfice des blessés. Il était fort applaudi.

Les deux Giraud, mes fils, étaient deux gas honnêtes,
 C'étaient de braves cœurs, c'étaient de fortes têtes ;

Dieu les avait fait naitre actifs, intelligents.
 Et leur nature droite étonnait bien des gens.
 Dans le fond de leur âme ils avaient pour devise
 Trois mots républicains : Dieu ! Liberté ! Franchise !
 Ils croyaient à l'honneur !... Et, comprenez-vous ça ?
 Pierre est mort à Cayenne, et Paul à Lambessa !

Un jour, on descendit, sur la place publique,
 On avait, disait-on, fondé la république ;
 Pierre et Paul, ce jour-là, jurèrent des deux mains
 De vivre et de mourir en vrais républicains.
 Ce gouvernement-là c'était leur rêverie,
 Pour eux, c'était le bien de la mère-patrie,
 Ils aimaient tant la France !... Et comprenez-vous ça ?
 Pierre est mort à Cayenne, et Paul à Lambessa !

Ils me disaient souvent : « Ne travaille plus, père !
 » Avec nous, tu n'as pas à craindre la misère ;
 » Nous sommes jeunes, nous ; repose tes vieux bras ;
 » Ta tâche est largement accomplie ici-bas ;
 » Nos poignets vigoureux conduiront la charrue,
 » Et toi, chez nous, assis, sur le banc de la rue,
 » Tu pourras nous attendre... » Et comprenez-vous ça ?
 Pierre est mort à Cayenne, et Paul à Lambessa !

Un soir, le tambour bat, on sonne, on crie aux armes !
 La voix du vieux tocsin semblait pleine de larmes...
 Un prince violait la constitution :
 En décembre, en plein jour, devant la nation.
 Ah ! l'indignation souleva les poitrines ;
 Ils partirent tous deux avec leurs carabines,
 Pour faire leur devoir... Et, comprenez-vous ça ?
 Pierre est mort à Cayenne, et Paul à Lambessa !

Et moi, j'attends la mort, je suis las de l'attendre...
 Du haut du ciel, parfois, la nuit, je crois entendre
 Les cris de mes enfants, deux martyrs ; ô douleur !

S'ils ont perdu la vie, ils ont gardé l'honneur !
 Ils marchaient pour le droit, ils sont morts pour la France ;
 Sur leurs tombes on met la honte et le silence :
 Mais moi, je parle d'eux... Ah ! vous comprenez ça ?
 Pierre est mort à Cayenne et Paul à Lambessa !

Parmi les chansons railleuses et politiques, nous mentionnerons : *La cour du roi Pétaud*, *le Veau de M. Calvet*, *l'Empire c'est la paix*, *Emile au cabinet*, *la Vache à Gambon*, *le Royaume des Pots*, *Chauvin*, *la Société des gourdins réunis*, *l'Ecritoire d'argent*, *le Vendredi-saint*, *la Soutane*, etc., etc.

Voici les trois premiers couplets du *Royaume des Pots* :

J'ai fait un étrange voyage,
 J'arrive du pays des Pots ;
 On m'a regardé comme un sage
 Dans ce bon royaume des sots.
 Je vous avoue avec franchise,
 Que malgré tout ce qu'on en dit,
 Leur proverbiale bêtise
 Vaut tout autant que notre esprit.

Chez nous, dans notre ère nouvelle,
 C'est toujours les nécessiteux
 Qui tiennent le pied de l'échelle
 Que monte un richard vaniteux.
Chez eux, lorsque le prolétaire
 Veut redresser ses droits faussés,
 On est sûr que le pot de terre
 Grossit le tas des pots cassés.

Chez nous, le simple bourgeois flatte
 Le grand du jour dont il dépend ;
 Il lui graisse même la patte
 Pour mieux arriver en rampant.

*Chez eux, pour une bonne grâce,
On attend rarement en vain,
Car les pots fêlés, gens en place,
Reçoivent tous les pots de vin.*

Dans un autre ordre d'idées nous pourrions encore citer : *Buvons sec! la Belle Polonoise, Buvons à la gloire! l'Ami Printemps, la Vieille chanson et la Bière française*; le succès de ces chansons nous dispense d'en parler plus longuement.

Ces chansons furent chantées à l'*Eldorado*, l'*Alcazar*, à la *Scala* et à l'*Eden-Concert*. Mais nous ferons remarquer que Paul Avenel s'adonna peu au genre chansonnier qui convient aux cafés-concerts. — Vous faites trop bien, lui ont dit certains directeurs; vous n'êtes pas assez à la rigolade c'est-à-dire négligé, débraillé et ordurier. En effet, ils ont raison, notre chansonnier est incapable de mettre dans ses couplets les indécentes et les ordures qui emplissent les oreilles de ceux qui fréquentent leurs établissements.

Ils croient faire de plus fortes recettes en flattant les vices et les mauvais penchants de leurs auditeurs. Aussi est-ce aux inepties et aux imbécillités qu'ils demandent leur fortune.

Paul Avenel nous a conté un jour ce qui lui était arrivé avec M. Renard, directeur de l'*Eldorado*.

Ce directeur passait pour un des plus intelligents de Paris. En apprenant que Paul Avenel avait fait une cantate pour l'inauguration de la statue de Voltaire, il se dit : Ce serait peut-être une bonne affaire de la faire exécuter sur ma scène; Voltaire est assez connu pour qu'en parlant de lui on pique la curiosité.

On commença les répétitions de ladite cantate.

Mais, sur ces entrefaites, Mgr Dupanloup fit de vigoureuses interpellations au Sénat, à propos du *Centenaire de Voltaire*, que les libres-penseurs parisiens allaient célébrer.

M. le directeur de l'Eldorado eut peur d'être excommunié par Monseigneur; le trac l'empoigna, et, de sa bonne plume directoriale, il écrivit à l'auteur qu'il suspendait les répétitions de sa cantate à Voltaire, de crainte de troubles dans son théâtre.

M. Paul Avenel, après la lecture de cette lettre, tira une carte de son portefeuille, écrivit dessus le quatrain suivant, et, la mettant sous enveloppe, la jeta à la poste, à l'adresse du directeur converti par la harangue sénatoriale de Dupanloup.

Voici ce quatrain :

Dupanloup vous donne la fièvre,
 Vous redoutez son traquenard;
 Vous avez donc un cœur de lièvre
 Caché sous la peau d'un renard ?

Ceci se passait en l'an de grâce mil huit cent soixante-dix-huit, le 24 mai.

Quelques jours après, le 30 mai, la cantate dont la musique était de M. Charles Hubans, fut exécutée par neuf cents orphéonistes, au cirque Myers, place de la République, à Paris, au moment où l'on enleva le voile qui recouvrait la statue de Voltaire, due au ciseau de M. Caillé. Cette fête de reconnaissance nationale était présidée par M. Laurent Pichat, sénateur.

M. Laurent Pichat bravait sans trembler les

foudres de l'Église, tandis que M. Renard, directeur de l'Elorado, n'osait afficher devant le public sa sympathie pour Voltaire; et puis, à dire vrai, l'excommunication qu'il aurait encourue y était peut-être aussi pour quelque chose.

Du reste, les directeurs de cafés-concerts ne sont pas des chefs d'institutions d'art littéraire, de morale ou de savoir. Le respect de l'art les préoccupe peu. Ils traînent la poésie et les flonflons de nos pères dans le ruisseau de la banalité.

En 1885, cependant, madame Castellano, directrice de l'*Eden-Concert*, est sortie de la règle générale des marchands de couplets, en instituant les *Vendredis classiques*. Ce jour-là, elle accueille chez elle la vieille chanson : Béranger, Désaugiers, Emile Debraux, Hégésippe Moreau, Pierre Dupont, Hachin, Imbert, Paul Avenel, Chebroux, Bourdelin, Gustave Nadaud et d'autres dont les noms nous échappent y brillent par leurs œuvres, c'est-à-dire que la *Lice chansonnière* et le *Caveau moderne* y ont droit de cité et que le public a toujours fait honneur à leurs chansons.

Nous sommes heureux de pouvoir remercier ici madame Castellano de cette cordiale tendresse et de cette juste sympathie pour la chanson dont l'esprit est de bon aloi et la forme littéraire.

Paul Avenel a peu fréquenté les cafés-concerts. Ses meilleures chansons ont été chantées par lui aux banquets de la *Lice*, dont il est depuis longtemps un des membres titulaires. Vers 1878, il fut nommé président de la *Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique*; à l'expiration de son mandat, dont la durée était de quatre ans,

il fut remplacé par M. Laurent de Rillé, dont le talent musical est si apprécié de tous les orphéons de France.

Le 23 octobre 1874, Victor Hugo adressa la lettre suivante à Paul Avenel à propos de ses chansons :

« Vous m'avez envoyé votre livre. J'ai lu, je » vous remercie.

» Vous êtes un vaillant et noble esprit.

» Je félicite dans le chansonnier le poète, et je salue dans le poète le citoyen. »

Ces cinq lignes valent déjà un diplôme de célébrité, comme l'a dit M. Philibert Audebrand, au commencement de son article, dont nous avons fait plus haut quelques extraits.

Pour terminer, nous citerons un couplet de *Mon enterrement civil* :

D'un vieux passé ne suivens pas l'ornière ;
De fleurs des champs entourez mon cercueil,
Escortez-moi sans bruit et sans bannière,
C'est dans le cœur que doit être le deuil.
Et si mon nom en votre esprit demeure,
Ce souvenir sera mon monument :
O mes amis, puisqu'il faut que je meure,
Ne pleurez pas à mon enterrement.

M. Paul Avenel ne craint donc pas plus la mort que l'excommunication, mais nous lui souhaitons encore de longues années et de nouvelles chansons où il jette, avec tant d'à-propos, les meilleures pensées de son cœur.

PAUL AVENEL

Paul Avenel, en 1848, était étudiant en médecine. Tout en suivant les cours de la Faculté, il était un des membres actifs du comité républicain des Écoles.

En ce temps-là, les écoles s'occupaient de la science et de l'avenir de la patrie.

Il était rédacteur du journal *l'Avant-Garde*. Ce journal avait pour rédacteur en chef Bosselet, et pour directeur Louis Blanc. Ses bureaux étaient rue Corneille, place de l'Odéon.

Après avoir passé deux jours sur les barricades,

en plein vent. Mais, le premier couplet chanté, une voix dit : « Ce sont des étudiants. » Et l'on écouta.

Entre chaque chanson, un des chanteurs la donnait au public pour un sou, après avoir eu bien soin de dire que la recette serait pour les victimes de la royauté. Ceux qui ne pouvaient payer la recevaient gratuitement, mais en revanche, bien des gens la payaient double sans réclamer. A dix heures, la recette montait à cinquante-quatre francs.

Le Boullenger (d'Yvetot), vu le succès, avait ajouté une chanson pour le lendemain. Nous en parlerons plus tard.

La soirée suivante, les étudiants chanteurs ambulants se rendirent place de la Bastille. Chansons, tambour de basque, flûte et violon firent merveille. A onze heures, la recette était de cent quatre francs. La troisième séance se fit le lendemain, place de la Bourse, et produisit quatre-vingt-deux francs cinquante centimes. Une séance, place de l'Odéon, avait donné soixante et onze francs vingt centimes. La qualité d'étudiants des chanteurs piquait la curiosité publique, et le but qu'ils voulaient atteindre excusait leur folle équipée.

Là, se bornèrent les succès de nos artistes improvisés, car, le quatrième jour, les chanteurs étaient aphones, ils ne se parlaient plus que par signes. L'atmosphère froide des nuits du mois de février les avait pris à la gorge et les avait gratifiés d'une aphonie complète.

L'argent recueilli fut versé à la caisse des blessés, et l'on se mit à la tisane pour quelques jours.

Voici la *Liberté de l'Europe* :

Paul Avenel concourut, avec cinq cents de ses camarades, à la prise des Tuileries.

La nomination du gouvernement provisoire ramena le calme dans la population parisienne, et Paul Avenel, dans une petite réunion d'amis, chanta les deux chansons que lui avaient inspirées les événements. Quelqu'un proposa de les faire imprimer et de les chanter dans la rue au bénéfice des blessés. Ce qui fut fait. Et nous pouvons dire comment, car nous avons entendu notre chansonnier lui-même nous raconter cette escapade de jeunesse.

La première de ces chansons avait pour titre *le Vingt-quatre Février* ou *le Maître et le Valet*. Le maître était Louis-Philippe ; le valet, Guizot. La seconde s'appelait *la Liberté de l'Europe*.

Six étudiants s'offrirent comme instrumentistes ou chanteurs. Crubailhes s'offrit comme tambour. Il était de première force sur cet instrument. Le Boullenger (d'Yvetot) se présenta comme violoniste. Larréa, des Hautes-Pyrénées, touchait admirablement du tambour de basque. Un autre, dont le nom nous échappe, jouait de la flûte. Paul Avenel, avec ses amis Deschamps et Étienne, se chargeait du chant.

C'est avec un pareil accompagnement qu'il lança ses chansons sur la voie publique. Il fut convenu qu'on ne chanterait que le soir.

La première audition eut lieu, place Maubert, à huit heures. Quatre chandelles plantées sur les pavés formaient le luminaire.

Au son des instruments, la foule accourut. Elle ne s'expliquait pas d'abord la cause de ce charivari

Air : *Des trois couleurs.*

Quel est ce bruit ? La foudre sur nos têtes
Vient-elle encor se briser en éclats ?
C'est le canon précurseur des conquêtes
Qui nous apprend le réveil des Etats.
L'entendez-vous gronder à la frontière ?
Sa bouche en feu vomit l'égalité !...
Peuple français, l'Europe tout entière
Veut comme toi (*bis*) vivre de liberté.

Rois, empereurs, despotes dont l'envie
Sous l'ouragan courbe vos fronts pâlis ;
Vous tremblez tous sur un char qui dévie
Et que traînaient vos peuples avilis..
Qui donc vous fit les maîtres de la terre ?
Vos crimes seuls fondaient la royauté.
Peuple français, l'Europe tout entière,
Veut comme toi, vivre de liberté.

Ils oubliaient, bercés par la louange,
Que du pouvoir l'édifice pompeux,
Tout plaqué d'or, mais tout pétri de fange,
Sous leur orgueil, croulerait avec eux.
Un laurier d'or veut une tête altière !
Mais vous, tyrans, l'aviez-vous mérité ?
Peuple français, l'Europe tout entière,
Veut, comme toi, vivre de liberté.

De la Pologne et puis de l'Italie,
Entends les cris : France, elles sont tes sœurs,
A leurs efforts l'égalité te lie,
Secours-les donc contre leurs oppresseurs !
Des potentats il faut dans la poussière
Ensevelir la fourbe royauté.
Peuple français, l'Europe tout entière,
Veut, comme toi, vivre de liberté.

A bas les rois, vive la République !
Sont les échos vengeurs de Février :
C'est que le peuple, en sa force civique,
De ses bourreaux se fait le justicier.
Pour arborer l'éclatante bannière
Des jours heureux de la fraternité.
Peuple français, l'Europe tout entière,
Veut, comme toi, vivre de liberté.

Lundi 28 février 1848.

En terminant, disons encore que Paul Avenel n'était pas seulement chansonnier en ce temps-là, mais aussi poète *iambique*, comme Archiloque, André Chénier et Auguste Barbier. — Sous le titre de : *Les voix humaines*, il avait composé un recueil d'iambes, dont le manuscrit fut saisi dans une perquisition faite, chez lui, par la police en 1855. Ces vers vigoureux et retentissants sapaient le second empire, ainsi que la royauté et tout autre pouvoir despotique.

Malheureusement, nous ne pouvons donner qu'une pièce de ce volume anéanti, pièce que nous avons retrouvée dans une publication de l'époque.

Nous ferons remarquer que ces vers *iambiques* ne sortent pas de notre sujet, ils sont datés de 1848.

LE 24 FÉVRIER

I

La foudre populaire a grondé. Sa voix tonne.
La flamme a gagné les faubourgs.
Vieux roi, ne sens-tu pas vaciller la couronne

Que tu ramassas aux Trois-Jours ? (1)
 Ne sens-tu pas aussi tressaillir le vieux monde
 Au cri de la grande cité :
 C'est que cet ouragan qui s'avance et qui gronde
 Porte en ses flancs la liberté !
 Oui, le peuple est debout ! le peuple parle en maître !
 Rends-lui sur-le-champ tous ses droits,
 Ses droits anéantis. — Si tu ne veux pas être,
 Vieillard, le dernier de ses rois,
 Baisse le front devant la grande populace,
 Réponds au cri qu'elle a jeté,
 Ou d'un trône avili laisse libre la place,
 Pour qu'on y mette l'équité.
 Tu souris aux efforts des citoyens en rage,
 Toi, royalement entêté ?
 Ah ! prends bien garde alors, au milieu de l'orage
 De voir sombrer la royauté ?

II

Le peuple est un géant aux robustes épaules,
 Qui ne craint rien, ni fer, ni feu,
 Dont la main étendue embrasse les deux pôles,
 Comme ferait la main de Dieu !
 Un sang épais et noir bouillonne dans ses veines,
 Ses yeux creux en sont injectés ;
 Spartacus immortel, il rugit sous les chaînes
 Qui garrottent ses libertés.
 Ses longs rugissements de fureur vengeresse
 Montent menaçants jusqu'à toi :
 Ils te disent assez que son anneau le blesse
 Et qu'un geolier n'est pas un roi.
 Demain, en plein soleil, il veut se lever libre,
 Et de sa souveraineté

(1) Révolution de 1830.

Le souffle tout-puissant détruira l'équilibre
De la vieille société.
Une dernière fois faut-il que l'on t'implore ?
Ecoute donc, royal vieillard,
La volonté du peuple : il en est temps encore,
Mais demain il sera trop tard.

III

L'émeute vagabonde, insolente, rebelle,
Déesse aux énormes contours,
Qui porte du phosphore au fond de la prunelle
Et des cadavres pour atours,
Avait su rassembler, pour combattre, autour d'elle
Tous les opprimés des faubourgs.
Sa voix rauque semblait grande d'horreur, et belle
Dans ses sanguinaires discours.
Le peuple, humble et soumis, le formidable athlète,
Sentait en lui son cœur bondir ;
Une fièvre de sang troublait sa forte tête,
Il voulait ou vaincre ou mourir.
On aurait pu se croire au beau temps des croisades,
Où la foi guidait la valeur :
La Terre Sainte était ses hautes barricades
Et l'Ottoman son oppresseur.
En avant ! en avant ! cria la sombre émeute,
Ce jour est un jour éclatant !...
Et le peuple partit comme une ardente meute
Qui cherche un gibier palpitant.

IV

Ses tempes sont en feu, ses veines sont gonflées,
La vengeance marbre sa peau ;
Ses musculeuses mains par le travail enflées
Serrent la hampe d'un drapeau.
Un virus hydrophobe en ses membres circule,
Son œil hagard porte l'effroi ;

La poudre est le parfum qu'un peuple vengeur brûle
 Sur le catafalque d'un roi.

.

Oui, ton nom est maudit sur la place publique !

N'espère plus, pauvre vieillard :

La grande voix humaine a fait la République...

Louis-Philippe, il est trop tard !...

Alors, en mugissant, le torrent populaire,

Par un flux terrible apporté,

Dans un reflux rapide emporte avec colère

Sceptre, couronne et royauté

Février 1848.

Paul Avenel est aujourd'hui un de nos joyeux chansonniers. Il est membre de la *Lice chansonniers*, et avec cela auteur dramatique et romancier.
